

de mort, aussi en marbre blanc, sur un coussin noir. Ceci rappelle bien le catholicisme; les anciens auraient eu horreur d'un tel spectacle¹.

Au milieu de la jolie place voisine s'élève la colonne Antonine; elle est composée de vingt-huit blocs de marbre blanc placés les uns sur les autres. Son diamètre est de onze pieds et demi, et la hauteur totale de cent quarante-huit pieds. A l'aide d'un petit escalier fort incommode on arrive au sommet. L'ancien piédestal de cette colonne est enterré de onze pieds. Ce fut le grand homme Sixte-Quint qui la fit restaurer en 1589. Il fit placer au sommet une statue de bronze dorée, nommée Saint-Paul.

Les bas-reliefs qui entourent le fût de la colonne sont relatifs aux exploits de l'empereur Marc-Aurèle contre les Allemands. Ces bas-reliefs, souvent imités de ceux de la colonne Trajane, leur sont bien inférieurs. La forme totale de la colonne Antonine n'est pas bonne; elle fait le tuyau de poêle (terme d'artiste); mais l'ensemble de la place est fort joli. Comme nous examinions, avec nos lorgnettes, la statue du grand homme saint Paul, qui a remplacé celle d'un homme grand par la bonté, le courrier de France est arrivé, et toutes nos idées d'antiquités se sont envolées. Nous avons couru à la petite grille où, par protection (car tout est protection à Rome), nous avons obtenu nos lettres cinq minutes avant le reste du peuple. Nous avons dévoré les journaux de Paris, et jusqu'aux annonces de chevaux à vendre et d'appartements à louer.

21 décembre. — Voici quinze jours que nous sommes éveillés dès les quatre heures du matin par les *piferari* ou

¹ Voyez à la galerie de Florence le beau *Génie de la Mort*. Canova, quoique très-pieux, était révolté de ces grossièretés, d'autant plus excrables, qu'elles sont plus vraies; mais elles frappent fort.

joueurs de cornemuse. Ces gens-là dégoûteraient de la musique. Ce sont de grossiers paysans couverts de peaux de mouton, qui descendent des montagnes des Abruzzes, et viennent donner des sérénades aux Madones de Rome, à l'occasion de la Nativité du Sauveur. Ils arrivent quinze jours avant Noël et ne partent que quinze jours après; on leur donne deux *paoli* (un franc quatre centimes) pour une sérénade de neuf jours, soir et matin. Mais, pour être bien vu des voisins et ne pas encourir une dénonciation au curé de la paroisse, tout ce qui a peur de passer pour libéral s'abonne pour deux *neuvaines*.

Rien n'est odieux comme d'être réveillé au milieu de la nuit par le son mélancolique des cornemuses de ces gens-là, il agace les nerfs comme celui de l'harmonica. Léon XII, qui en avait éprouvé l'ennui avant de monter sur le trône, leur a fait enjoindre de ne pas réveiller ses sujets avant quatre heures. Au fond de chaque boutique, à Rome, on voit une Madone éclairée le soir par deux lampes. Il n'est pas de Romain, je crois, qui n'ait aussi une Madone dans son appartement. Ils sont fort attachés à la mère du Sauveur; et, quoique la police se mêle de *protéger ce culte*, elle n'est pas encore parvenue à diminuer la ferveur du peuple. J'ai vu des artistes, qui craignaient de passer pour libéraux, peindre une Madone à fresque sur le mur de leur atelier, et payer quatre *paoli* aux *piferari* pour avoir deux neuvaines de sérénades. Le *piferaro* à qui j'ai eu affaire pour mon petit appartement m'a dit qu'il espérait rapporter chez lui trente écus (cent soixante-un francs), somme énorme dans les Abruzzes, et qui lui permettra de passer sept ou huit mois sans travailler. Il m'a demandé si je croyais que Napoléon fût mort; il aimait ce grand homme évidemment; cependant il a fini par me dire: « S'il eût continué à être le plus fort, notre commerce tombait à rien (*andava a terra*). » Il a beaucoup considéré mes pistolets étalés dans ma

chambre, comme signe de noblesse. Je l'ai comblé d'aise en lui permettant de les faire jouer. La physionomie du *piferaro* est devenue tellement féroce au moment où il faisait le geste de viser avec ces pistolets, que je l'ai conduit à madame Lampugnani. Il a eu le plus grand succès; on l'a fait dîner au cabaret voisin, et le soir il est venu répondre aux questions de ces dames sur son pays, sa famille, ce qu'il avait souffert dans les invasions des Allemands et des Napolitains, etc. Je ferai un volume de nos remarques sur les réponses du *piferaro*. Il nous a dit une chanson que les jeunes joueurs de cornemuse chantent aux belles Romaines :

Fior di castagna,
Venite ad abitare nella vigna,
Che siete una bellezza di campagna.

Voici un couplet fait par un paysan, dont l'amie recevait les hommages d'un soldat français :

Io benedico il fior di camomilla .
Giacchè vi siete data a far la Galla,
Vi volto il tergo, e me ne vado in villa.
Fior di Gran-Turco :
Voi mi fate paura più dell' Orco,
E credo ancor, che la fareste a un Turco.

Rien n'est mélancolique comme la cantilène de ces chansons; plusieurs couplets ne sont pas trop décents. M. Von*** prétend que l'on trouverait dans les poètes latins cette forme de chanson, dont le premier vers se compose du nom d'une fleur, il pense que cette forme est antérieure aux Romains.

Pour moi, ce qui m'en touche, c'est la musique, empreinte d'une passion tellement profonde, et songeant si peu au voisin, qu'elle en est ennuyeuse. Qu'importe le voisin à l'homme

passionné? il ne voit dans la nature que l'infidélité de sa maîtresse et son propre désespoir.

25 décembre 1827. — Nous revenons de Saint-Pierre. La cérémonie a été magnifique. Il y avait peut-être cent dames anglaises, dont plusieurs de la plus rare beauté. On a construit derrière le grand autel une enceinte tendue en damas rouge. Sa Sainteté nomme un cardinal pour dire la messe à sa place. On porte le sang du Sauveur au pape assis sur son trône derrière l'autel, et il l'aspire avec un chalumeau d'or.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi imposant que cette cérémonie; Saint-Pierre était sublime de magnificence et de beauté: l'effet de la coupole surtout m'a semblé étonnant; j'étais presque aussi croyant qu'un Romain.

Nos compagnes de voyage ne peuvent se lasser de se récrier sur un spectacle si grand et si simple. Elles n'ont trouvé que deux dames romaines de leur connaissance dans le bel amphithéâtre préparé pour les dames, et encore ces Romaines conduisaient-elles à Saint-Pierre des parentes de province, venues à Rome pour la *gran funzione*.

Elle a été favorisée par le plus beau soleil et un temps fort doux. En vérité, en voyant Saint-Pierre paré de ses plus beaux atours, si gai et si noble, on ne pouvait se figurer que la religion, dont on célébrait la fête, annonce un enfer éternel et qui doit engloutir à jamais la majeure partie des hommes. *Multi sunt vocati; pauci vero electi.*

Nous avons été obligés d'abandonner nos compagnes de voyage fort bien placées dans l'amphithéâtre à droite du grand autel. Les plaisanteries voltairiennes de Paul me faisaient mal; je me suis accosté d'un monsignore de nos amis, grand latiniste, qui a voulu me convertir. C'était tomber de Charybde en Scylla.

Je lui ai dit, avec simplicité, pourquoi j'en avais, et, sans tran-

sition, il s'est mis à me parler de Tite-Live. « Avez-vous remarqué, m'a-t-il dit, que cent trente-huit ans après la fondation de Rome, il y avait encore des eaux stagnantes entre les collines? (Tit. Liv., lib. I, cap. xxxviii). Après la prise de Veyes, le peuple veut quitter un territoire malsain pour aller habiter sa conquête. Il en est détourné par les praticiens qui, à Veyes, n'auraient pas pu voler des terres. » (Voir les notes faites sur Tite-Live par Machiavel.)

Les pestes nombreuses qui désolent une population si active et si sobre nous semblent prouver que dès ce temps-là il y avait ici l'*aria cattiva*. « Romulus, dis-je à monsignore N., manquait de prévoyance, ou plutôt il crut fonder sur le mont Palatin une ville de deux ou trois mille habitants. Pour une ville cent fois plus grande, les montagnes voisines offraient des situations bien préférables. — Mais, me répond mon ami, qu nous dit que du temps de Romulus ces beaux sites des montagnes fussent à sa disposition? La superstition lui ordonnait probablement de bâtir sa ville au lieu où il avait été nourri. » — D'ailleurs le mont Palatin était une position forte comme Venise. Les marais qui l'environnaient devenaient dangereux à traverser à la moindre crue du Tibre, qui quelquefois s'élevait de dix pieds en une nuit.

Mon ami m'a raconté des anecdotes qui font le plus grand honneur à M. Cappellari, moine blanc, depuis cardinal.

Pour donner une juste idée des mœurs, des usages et de la politique à Rome, en 1743, je ne saurais mieux faire que de transcrire ici quelques passages extraits des Mémoires du célèbre et spirituel aventurier Casanova. Il arrivait à Rome à l'âge de dix-huit ans et pourvu de quelques lettres de recommandation pour des personnages importants, ou jouissant d'un certain crédit dans la haute société. Casanova ne possédait, en arrivant dans cette antique capitale du monde, que sept *paoli*.

Le paolo vaut cinquante-quatre centimes; donc, trois francs soixante-dix-huit centimes les sept paoli.

« Me voilà donc à Rome¹, bien nippé, passablement fourni d'espèces, monté en bijoux, pourvu de quelque expérience, avec de bonnes lettres de recommandation, parfaitement libre, et dans un âge où l'homme peut compter sur la fortune s'il a un peu de courage et une figure qui préviennent en sa faveur les personnes qu'il approche. J'avais, non pas de la beauté, mais quelque chose de mieux, un certain je ne sais quoi qui force à la bienveillance, et je me sentais fait pour tout. Je savais que Rome était la ville unique où l'homme partant de rien pouvait parvenir à tout. Cette idée relevait mon courage; et je dois avouer qu'un amour-propre effréné, dont l'inexpérience m'empêchait de me défier, augmentait singulièrement ma confiance.

« L'homme appelé à faire fortune dans cette antique capitale du monde doit être un caméléon susceptible de réfléchir toutes les couleurs de l'atmosphère qui l'entourne, un Protée apte à revêtir toutes les formes. Il doit être souple, insinuant, dissimulé, impénétrable, souvent bas, perfidement sincère, faisant toujours semblant de savoir moins qu'il ne sait, n'ayant qu'un seul ton de voix, patient, maître de sa physiologie, froid comme glace lorsqu'un autre, à sa place, serait tout de feu; et, s'il a le malheur de n'avoir pas la religion dans le cœur, chose habituelle dans cet état de l'âme, il doit l'avoir dans l'esprit; souffrant en paix, s'il est honnête homme, la mortification de se voir contraint, de se reconnaître hypocrite. S'il abhorre cette conduite, il doit quitter Rome et aller chercher fortune ailleurs. De toutes ces qualités, je ne sais si je me vante ou si je me confesse, je ne possédais que la seule complaisance;

¹ En septembre 1743.

car, du reste, je n'étais qu'un intéressant étourdi, un assez bon cheval de race, point dressé, ou plutôt mal, ce qui est pis.

« Je commençai d'abord par porter au père Georgi la lettre de D. Lelio. Ce savant moine possédait l'estime de toute la ville, et le pape¹ même avait pour lui une grande considération, parce qu'il n'aimait pas les jésuites, et qu'il ne se masquait pas pour les démasquer, quoique les jésuites se crussent assez forts pour pouvoir le mépriser.

« Après avoir lu la lettre avec beaucoup d'attention, il me dit qu'il était prêt à être à mon conseil, et que, par conséquent, il ne tiendrait qu'à moi de le rendre responsable, que rien de sinistre ne m'arriverait, puisque avec une bonne conduite l'homme n'a point de malheurs à craindre; et, m'ayant ensuite demandé ce que je voulais faire à Rome, je lui répondis que ce serait lui qui me le dirait.

« — Cela peut être; mais pour cela, ajouta-t-il, venez me voir souvent, et ne me cachez rien, absolument rien de tout ce qui vous regarde, ni de tout ce qui vous arrivera.

« — D. Lelio, lui dis-je alors, m'a aussi donné une lettre pour le cardinal Acquaviva.

« — Je vous en fais mon compliment, car c'est un homme qui, à Rome, peut plus que le pape.

« — Dois-je la lui aller porter tout de suite?

« — Non, je le verrai ce soir, et je le prévendrai. Venez me voir demain matin, je vous dirai où, et à quelle heure vous devrez la lui remettre. Avez-vous de l'argent?

« — Assez pour pouvoir me suffire au moins un an.

« — Voilà qui est excellent. Avez-vous des connaissances?

« — Aucune.

« — N'en faites pas sans me consulter, et, surtout n'allez pas

¹ Benoît XIV, Lambertini.

aux cafés, aux tables d'hôte; et si vous voulez y aller, écoutez et ne parlez pas. Jugez les interrogateurs, et, si la politesse vous oblige à répondre, éludez la question, si elle peut tirer à conséquence. Parlez-vous français?

« — Pas le mot.

« — Tant pis: il faut l'apprendre. Avez-vous fait vos études?

« — Mal, mais je suis *infarinato* au point que je me soutiens en cercle.

« — C'est bon; mais soyez circonspect, car Rome est la ville des *infarinati*, qui se démasquent entre eux, et qui se font constamment la guerre. J'espère que vous porterez la lettre au cardinal, vêtu en modeste abbé, et non dans cet habit élégant qui n'est pas fait pour conjurer la fortune. Adieu donc, à demain.

.....

« Le soir, je soupai à table d'hôte avec des Romains et des étrangers, observant soigneusement ce que m'avait prescrit le père Georgi. On y dit beaucoup de mal du pape et du cardinal ministre qui était cause que l'état ecclésiastique était inondé de quatre-vingt mille hommes, tant Allemands qu'Espagnols. Mais ce qui me surprit, fut qu'on mangeât gras, quoique ce fût un samedi. Au reste, à Rome, on éprouve pendant quelques jours des surprises auxquelles on s'habitue bien vite. Il n'y a point de ville catholique où l'homme soit moins gêné en matière de religion. Les Romains sont comme les employés à la ferme du tabac, auxquels il est permis d'en prendre gratis tant qu'ils veulent. On y vit avec la plus grande liberté, à cela près, que les *ordini santissimi* sont autant à craindre que l'étaient à Paris les fameuses lettres de cachet avant la Révolution, qui les a détruites et qui a fait connaître au monde le caractère général de la nation.

.....

« Je me rendis à Villa Negroni ; et, dès que le cardinal (Acquaviva) m'aperçut, il s'arrêta pour recevoir ma lettre, laissant aller deux personnes qui se trouvaient avec lui. Ayant mis la lettre dans sa poche, sans la lire, il passa deux minutes à m'observer, puis il me demanda si je me sentais du goût pour les affaires politiques. Je lui répondis que jusqu'à ce moment je ne m'étais connu que des goûts frivoles ; que pourtant je n'oserais lui répondre que de mon grand empressement à exécuter tous les ordres qu'il plairait à Son Éminence de vouloir me donner, s'il me jugeait digne d'entrer à son service.— Venez, me dit-il, demain à mon bureau parler à l'abbé Gama, auquel je communiquerai mes intentions. Il faut, ajouta-t-il, que vous vous appliquiez bien vite à apprendre le français : c'est une langue indispensable.

« Ensuite il me donna sa main à baiser et me congédia.

.....

« Je dînai à l'hôtel à côté de l'abbé Gama, à une table d'une douzaine de couverts, occupés par autant d'abbés ; car, à Rome, tout le monde est abbé, ou veut le paraître ; et, comme il n'est défendu à personne d'en porter l'habit, quiconque veut être respecté le porte, la noblesse exceptée, qui n'est pas dans la carrière des dignités ecclésiastiques.

.....

«..... Je me dirigeai vers la Strada de' Condotti, dans l'intention d'aller me promener, quand je m'entendis appeler. C'était l'abbé Gama sur la porte d'un café. Je lui dis à l'oreille que Minerve m'avait défendu les cafés de Rome.— Minerve, me répondit-il, vous ordonne d'en prendre une idée. Asseyez-vous auprès de moi.

« J'entends un jeune abbé qui conte à haute voix un fait, vrai ou controuvé, qui attaquait directement la justice du saint-père, mais sans aigreur. Tout le monde riait et faisait écho.

Un autre, auquel on demandait pourquoi il avait quitté le service du cardinal B., répondit que c'était parce que l'Éminence prétendait n'être pas obligée de lui payer à part certains services ; et chacun de rire à volonté. Enfin, un autre vint dire à l'abbé Gama que s'il voulait passer l'après-dîner à Villa Medici, il le trouverait avec deux petites Romaines qui se contentaient du *quartino*. C'est une monnaie d'or qui vaut le quart d'un sequin. Un autre abbé lut un sonnet incendiaire contre le gouvernement, et plusieurs en prirent copie. Un autre lut une satire de sa propre composition, et dans laquelle il déchirait l'honneur d'une famille. Au milieu de tout cela, je vois entrer un abbé d'une figure attrayante. A l'aspect de ses hanches, je le pris pour une fille déguisée, et je le dis à l'abbé Gama ; mais celui-ci me dit que c'était Bepino della Mamana, fameux castrato. L'abbé l'appelle, et lui dit en riant que je l'avais pris pour une fille. L'impudent, me regardant fixement, me dit que, si je voulais, il me prouverait que j'avais tort ou que j'avais raison.

« A dîner, tous les convives me parlèrent, et je pensais avoir convenablement répondu. En sortant de table, l'abbé Gama m'invita à prendre le café chez lui, et j'acceptai. Dès que nous fûmes tête à tête, il me dit que toutes les personnes qui composaient notre table étaient d'honnêtes gens. »

28 décembre 1827. — Nous sommes allés au Capitole (demandez le Campidoglio). Cette colline célèbre est située à l'extrémité méridionale du Corso. Parlons d'abord du Capitole antique, puis nous verrons ce qu'il est aujourd'hui.

La petite colline qui fut le centre de l'empire romain n'est maintenant élevée que de cent trente-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle avait deux sommets, l'un au levant et l'autre vers le Tibre ; entre les deux se trouvait un espace

appelé *Intermontium*. C'est là que nous voyons aujourd'hui la place du Capitole et la statue équestre de Marc-Aurèle ¹.

Le sommet du côté du levant est occupé par l'église d'Ara Cœli, desservie par des moines de Saint-François. Ils sont en possession d'attirer chez eux chaque année tous les dévots de Rome et des campagnes voisines, au moyen de l'exposition d'une poupée qu'on appelle *il santo Bambino*. Cet enfant de bois d'olivier, magnifiquement emmailloté, représente Jésus-Christ au moment de sa naissance. Voilà ce qu'on fait en 1829 pour accrocher quelque argent, au lieu révérend jadis par les maîtres du monde comme le centre de leur puissance. C'était le Capitole proprement dit des anciens. Le sommet, qui est du côté du Tibre, plus élevé que l'autre, était la citadelle, *Arx*.

Le mont Capitolin, environné de hautes murailles, n'était accessible que du côté de l'orient, où se trouvait le Forum. Cette forteresse formait la fin de la ville vers l'occident et le nord. Du haut de ce rempart élevé et du portique du temple de Jupiter, la vue sur le Champ de Mars et le Monte-Mario devait être magnifique. Maintenant on arrive au mont Capitolin par l'occident et par l'orient, et toute la Rome moderne est au pied du Capitole. Les Romains y arrivaient par trois chemins, *Climus Sacer*, *Clivus Capitolinus*, *centum Gradus rupis Tarpeia*.

C'est dans l'*Intermontium* que Romulus, manquant de soldats, ouvrit un asile pour tous les brigands des environs. Ces hommes courageux empruntèrent tous les arts et même la religion à leurs voisins les Étrusques, peuples très-civilisés, chez lesquels les prêtres s'étaient emparés de tout le réel du pouvoir.

On retrouve l'art de bâtir des Étrusques dans ce qui reste

¹ Un sculpteur français, M. Falconnet, a fait un livre contre elle, et en passant injurie Michel-Ange. Diderot promettait l'immortalité à M. Falconnet, qui en faisait fi; il y a soixante ans de cela. Avez-vous jamais entendu parler de M. Falconnet?

des murs de la forteresse du Capitole, *Arx*. Ce sont de gros blocs rectangulaires de cette pierre volcanique qu'on appelle *pépérin* parce que les gens du peuple trouvent qu'elle ressemble à du poivre pétri. On va voir ces ruines de la citadelle, si intéressantes pour qui a le cœur romain, au rez-de-chaussée du palais Caffarelli, à Monte-Caprino, qui est, comme on voit, le nom moderne de l'*Arx*. Les fortifications, dont nous avons trouvé là les ruines vénérables, furent faites après le départ des Gaulois. Nos terribles ancêtres détruisirent à Rome tout ce que le feu pouvait dévorer, et par conséquent les tablettes ou livres s'il y en avait. Il ne faut jamais perdre de vue que les Romains d'alors n'étaient que des brigands sans cesse sur le point d'être exterminés par leurs voisins plus civilisés qu'eux. L'histoire des sifustiers, si amusante à lire, doit contenir, quant à la partie morale, tout ce qui nous manque de l'histoire de Rome à cette époque ¹.

Le peu que je viens de dire renferme, je crois, tout ce qu'on sait. J'invite le lecteur à se méfier beaucoup de ces ennemis jurés de toute saine logique qu'on appelle parmi nous des *savants* et dont le charlatanisme nous présente de temps à autre de longues narrations sur les premiers siècles de Rome. Si l'on peut trouver quelque certitude, ce n'est qu'au milieu des ruines vénérables que nous visitons en ce moment un Tite-Live à la main. Nous avons lu hier soir, à la maison, l'extrait de Tite-Live donné par M. Miceli dans son *Histoire d'Italie avant les Romains*. Cet homme d'esprit, que nous avons vu à Florence, prépare une troisième édition de son ouvrage. Dans notre pe-

¹ Voilà ce que n'a pas dit un savant, nommé Lévêque, qui, sous Napoléon, publia trois volumes contre les anciens Romains, dont l'âpre vertu déplaisait à l'usurpateur. En vérité on ne trouve de vraie science qu'au delà du Rhin. A Paris on imprime fièrement aujourd'hui ce que l'on a appris hier.

tite caravane, composée de sept personnes, quatre adorent les Romains et trois les exècrent. Quoi que dise ma raison, leur souvenir me touche profondément.

Il paraît que les Romains, tant qu'ils furent brigands et sans cesse à la veille de périr, construisaient leurs bâtiments avec des troncs de chêne qu'ils arrachaient dans la forêt au milieu de laquelle ils vivaient. De là le fort grand nombre d'incendies qui détruisirent successivement les monuments élevés sur le mont Capitolin.

Il n'est pas au centre de Rome une toise de terrain qui n'ait été occupée successivement par cinq ou six édifices également célèbres, et il faut toute l'assurance d'un *savant* pour décider que tel fragment informe appartient plutôt au siècle des Tarquins qu'à celui des Gracques.

Lorsque Tarquin l'Ancien faisait creuser les fondements du temple de Jupiter, on trouva la tête d'un certain Tulus avec les chairs encore fraîches. Cet incident si extraordinaire frappa le peuple; on consulta les augures, qui ne manquèrent pas de répondre que cette tête, *caput*, annonçait clairement que ce lieu serait la capitale du monde. Ainsi ce mont, appelé d'abord Saturnius parce que Saturne y avait régné, ensuite Tarpeien parce que Tarpeia, jeune Romaine qui trahissait son pays, y avait été tuée par les Sabins, prit enfin le nom de Capitolium, formé des deux mots latins *caput Tuli* (tête de Tulus).

Telles sont les fables convenues au sujet du Capitole, si cher à l'orgueil romain. Probablement on croyait à ces fables du temps de Tite-Live tout autant qu'aujourd'hui; mais on se serait perdu en osant écrire la vérité, ou, si quelqu'un l'a fait, son manuscrit a été détruit. Le sénat, qui exerçait le pouvoir sacerdotal, ne se serait pas contenté de mettre à l'index l'écrivain irréligieux. Alors, être irréligieux c'était être antipatriote, c'est-à-dire un homme exécrationnel tramant la ruine de sa patrie.

Le célèbre temple de Jupiter Capitolin occupait le sommet oriental de la colline (où il a été remplacé par la sombre église d'Ara Coeli et le sacré Bambino). Tarquin le Superbe fit construire ce temple pour accomplir le vœu fait par Tarquin l'Ancien dans un moment critique où les Sabins étaient sur le point de détruire la peuplade romaine. Cette ville devint la maîtresse du monde parce que, pendant plusieurs siècles, il a été évident, pour chacun de ses habitants, qu'il fallait être brave et prudent, ou périr. Les patriciens inventèrent la religion pour dominer les moments de colère du peuple. Deux ou trois fois l'État fut sauvé à cause du respect que ce peuple avait pour le *serment*.

Il faut que, dès ces temps reculés, les monuments aient parlé fortement à l'imagination italienne, disposée aussi par sa mobilité à croire aux miracles, car, dès que les patriciens de Rome eurent un peu de loisir et d'argent, ils bâtirent des temples, mais ils ne voulurent point de prêtres. Voilà le trait remarquable de la politique romaine. Apparemment ils étaient éclairés par ce qui se passait chez leurs voisins les Étrusques.

1^{er} janvier 1828. — Le temple de Jupiter Optimus Maximus, sans cesse recommandé par les patriciens à la vénération du peuple, dura fort longtemps, puisqu'il ne fut rebâti que par Sylla (l'an de Rome 671); il fut renouvelé par Vespasien et refait par Domitien. Denis d'Halycarnasse dit qu'après la restauration de Sylla il avait deux cents pieds romains de long et cent quatre-vingt-cinq de large; sa façade était au midi, vers le Tibre. Cet édifice devait paraître d'une grandeur immense aux Romains des premiers siècles, dont la maison consistait en une seule chambre recevant le jour par une petite ouverture au-dessus de la porte. J'ai retrouvé cette façon de bâtir dans l'île d'Ischia.

Comme les Napolitains d'aujourd'hui, les Romains passaient leur vie en plein air. Le temple de Jupiter était probablement environné au nord et au couchant par un précipice de dix ou douze toises, ce qui le rendait facile à défendre. La façade était formée par un portique de trois rangs de colonnes; un portique semblable, mais appuyé seulement sur un double rang de colonnes, régnait sur les trois autres côtés et servait d'abri contre les ardeurs du soleil et contre la pluie; on s'y trouvait réuni naturellement, comme dans nos campagnes les paysans se rassemblent le dimanche sous le portail de l'église paroissiale.

C'est devant ce temple, centre de la religion et de la grandeur des Romains, que les généraux vainqueurs venaient faire un sacrifice en actions de grâces pour leur victoire¹. C'est là tout le *triomphe*; cérémonie qui mit l'émulation parmi les patriciens et empêcha ces aristocrates de tomber dans la torpeur, comme ceux de Venise. Le triomphe introduisait habilement dans le gouvernement de Rome le grand élément du gouvernement représentatif, l'*opinion publique*.

Le temple de Jupiter Optimus Maximus existait encore en son entier du temps de l'empereur Honorius, l'an 400 de notre ère. L'église de Rome comptait déjà une longue suite de

¹ J'ai apporté à Rome le *Tite-Live* de M. Dureau Delamalle. Une traduction *jolie* et quelquefois bien plaisante est placée vis-à-vis un texte qui a l'avantage d'être imprimé en assez gros caractères. Il faut avoir un *Gibbon*, homme dont le style impatient, mais qui a véritablement *lu les originaux* et qui fait un *rapport impartial*. On peut prendre la traduction anglaise de Niebhur, l'ouvrage de M. Micali sur *l'Italie avant les Romains*, Florus, Suétone, et les *Vies des Romains* par ce rhéteur, prêtre spirituel et hypocrite, que nous appelons le *bon Plutarque*. Montesquieu était gentilhomme, il n'a jamais osé flâtrer les lettres de cachet ni demander les états généraux, souvent même, à propos de Rome, il se moque de son lecteur; à cela près sa *Grandeur des Romains* est admirable.

papes. Quelle avait été leur politique à l'égard du temple le plus vénéré de l'Italie? Stilicon le dépouilla d'une partie de ses ornements. Genseric, en 455, emporta la moitié des tuiles de bronze doré qui le couvraient. Toutefois ce temple célèbre existait encore du temps de Charlemagne, vers l'an 800. Mais, au onzième siècle, on trouve tout à coup dans l'histoire qu'il est entièrement ruiné. Quelle force a renversé tant de colonnes? Par quelle raison n'a-t-on pas voulu changer, au moyen d'une cérémonie expiatoire, un temple païen en église chrétienne? Il était peut-être trop célèbre et trop aimé des peuples.

L'église des Capucins est formée de colonnes inégales, ramassées de côté et d'autre; mais l'ignorance des premiers chrétiens les a disposées à peu près comme ils les voyaient rangées dans les temples et les basiliques des païens; c'est ce que l'on remarque dans toutes les églises de Rome qui ont des colonnes.

8 janvier 1828. — Après avoir essayé de nous figurer ce qu'était le Capitole antique, nous sommes revenus au pied de la statue de Marc-Aurèle. Elle occupe le centre de la petite place en forme de trapèze arrangée par Michel-Ange dans l'*Intermontium*. Ce fut Paul III (Farnèse) qui, vers l'an 1540, fit élever les deux édifices latéraux, qui me semblent sans caractère, quoique de Michel-Ange. Il fallait en un tel lieu deux façades de temples antiques. Rien ne pouvait être trop majestueux ni trop sévère, et Michel-Ange semblait créé exprès pour une telle mission. Paul III renouvela la façade du palais du sénateur de Rome, qui occupe la pente du mont Capitolin, vers le Forum.

C'est encore Paul III qui a fait transporter ici, de la place qu'elle occupait près de Saint-Jean-de-Latran, l'admirable